
AVANT-PROPOS

« Nous courrons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir. »

Pascal, *Pensées*, 183.

Nos actions ne s'accomplissent pas dans un désert social ; elles ont des conséquences, pour nous-mêmes, pour les autres, et pour celles et ceux qui nous survivront ou naîtront dans les prochaines décennies.

Ce petit ouvrage fait sienne la démarche – salutaire ! – que préconisaient les pragmatistes nord-américains au début du xx^e siècle. John Dewey, notamment, qui écrivit ceci, dans les premières pages de son ouvrage *Le Public et ses problèmes*, publié en 1915 : « Nous prenons notre point de départ dans le fait objectif que les actes humains ont des conséquences sur d'autres hommes, que certaines de ces conséquences sont perçues, et que leur perception mène à un effort ultérieur pour contrôler l'action de sorte que certaines conséquences soient assurées et d'autres évitées¹. »

Souvent nous sommes étonnées : nos actions et décisions produisent des effets indésirables, ou inattendus ; elles génèrent ce que nous ne voulons pas voir advenir, ou ont un tout autre résultat que celui que nous espérons. Il nous faut donc penser les *effets pratiques*, et sur la durée, de ces actions et transactions : telle décision, qui nous semble appropriée, est-elle vraiment adéquate au but poursuivi ? Ne va-t-elle pas générer des effets pervers, causer des dommages collatéraux ? N'y a-t-il pas des vices cachés dans nos procédures décisionnelles, ou dans celles que propose autrui, et qui produiront des effets contraires aux effets

1. John DEWEY, *Le Public et ses problèmes*, Gallimard, coll. « Folio », 2010, p. 91.

recherchés ? Nos institutions sont-elles performantes dans leur manière de construire des décisions publiques ajustées aux nécessités de l'heure, à notre bien-être et à celui des générations qui nous succéderont ?

Cet examen attentif est coûteux ; il suppose de rassembler des informations, les traiter, en questionner la pertinence ; établir la liste des solutions possibles ; évaluer leurs conséquences ; vérifier auprès d'autres que nous n'avons rien oublié. Travail démesuré ! Nous nous réfugions alors dans des scénarios bien rodés, dont le résultat est (souvent) sans surprise ; si l'innovation n'est pas au rendez-vous, le confort, oui. Et dans un monde agité, quelques instants de certitude allègent notre fardeau...

Les sciences humaines et sociales peuvent nous venir en aide. Des ouvrages de philosophie morale et pratique, en direction du grand public, ont ainsi fleuri ces dernières années ; ils ont rencontré un grand succès. Leur objectif ? Proposer des expériences de pensée philosophique, à portée de main, agréables à lire, sans appareillage académique, notes érudites de bas de page et phrases absconses². Une sorte de philosophie dans le boudoir, mais sans boudoir ni érotisme : à pratiquer seul, dans sa cuisine, ou avec des amis, après la balade en forêt et la cueillette des champignons. Ces ouvrages veulent également nous faire réfléchir aux questions de justice sociale, de bioéthique ou du droit international, sous des formes variées. Par exemple : à partir du matériau littéraire, histoire de relire Dostoïevski, Victor Hugo ou Kafka sous un nouvel œil, comme s'ils étaient juges ou juristes, et non écrivains³. Ou en accumulant des casse-tête moraux, plus alambiqués les uns que les autres, pour nous montrer que ce que nous croyons juste peut *ne pas l'être*, ou que les réponses simples à des problèmes complexes, sont toujours *trop* simples. Et ainsi, comme l'écrit Ruwen Ogien, auteur d'un délicieux anti-manuel d'éthique (c'est lui qui le qualifie ainsi) : « contribuer à nous débarrasser de toutes sortes de clichés sur la "nature humaine"⁴ ». Il suffit de peu de chose, poursuit-il, pour que nous nous comportions comme des monstres ; et tout aussi peu de chose pour que nous agissions comme des saints...

Le présent recueil s'inscrit dans ce même effort : à partir de situations-problèmes, issues de divers domaines de notre vie quotidienne, et dont la résolution ne va pas immédiatement de soi (parce qu'elles comportent des incertitudes quant à leurs conséquences ; parce qu'elles

2. Par exemple : Roger-Paul DROIT, *101 expériences de philosophie quotidienne*, Odile Jacob, coll. « Poches », 2001 ; *Petites expériences de philosophie entre amis. Casser les codes du quotidien*, Plon, 2012.

3. Frédérique LEICHTER-FLACK, *Le laboratoire des cas de conscience*, Albin Michel, 2012.

4. Ruwen OGIEIN, *L'influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine*, Grasset, 2011.

ouvrent sur une pluralité d'options, dont aucune ne s'impose, et toutes produiront des effets émergents), nous proposons ici *un outillage*, pratique et moral, pour guider nos choix d'action quotidienne.

L'exercice, pour un sociologue, consistant à dire aux autres ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire, n'est pas sa tasse de thé. Par goût, par habitus, par formation, par expérience, il n'aime guère sortir de son rôle d'intellectuel distant. Et s'il existe une philosophie *expérimentale*, une économie *expérimentale*, une psychologie *expérimentale* (c'est même, dans ce cas, une tautologie : nos collègues passent leur temps à monter des expériences, avec cobayes et complices!), il n'existe pas (encore) de sociologie *expérimentale*.

Pourquoi? La sociologie n'est pas une discipline normative et prescriptive. Mais elle le fait pourtant implicitement, et sans barguigner (ou sans s'en apercevoir) : quand elle dénonce des inégalités (qu'elle juge inadmissibles), pourfend des injustices (insupportables), critique des comportements (dommageables), regrette des décisions (néfastes). Elle s'arrête souvent en chemin et ne franchit pas le Rubicon des recommandations. Ce qui est confortable (pour l'analyste) mais peu pratique (pour le décideur); celui-ci sait ce qu'il n'aurait pas *dû* faire, mais ignore toujours ce qu'il aurait *pu* faire...

C'est à cet exercice (périlleux, donc) que s'attache ce petit ouvrage : proposer des lignes d'action possibles, en soupesant avantages et inconvénients, en évaluant leurs conséquences ; montrer qu'il y a toujours de nombreux chemins pour atteindre Rome – et que les plus courts ne sont pas forcément les plus sûrs (ou que ceux recommandés dans les guides sociaux passent à côté de diverses merveilles) ; décrire des comportements pouvant se révéler appropriés aux buts recherchés ou, à l'inverse, produire des situations contraires, avec des décisions, non seulement médiocres mais absurdes. Bref : alerter, questionner, guider.

L'ouvrage procédera de deux manières : à l'aide de questions, formulées comme des choix cornéliens, d'apparence anodines mais dont on suppose qu'elles cachent de redoutables dilemmes, et par de courtes expériences de pensée, qui vous mettront en scène. Ces fictions, présentées en quelques lignes, sont choisies dans votre vie de tous les jours, du bureau au domicile, du tramway à la salle de cinéma, ou empruntées à des événements majeurs. L'objectif? Susciter votre perplexité et vous aider à vérifier à chaque fois la croyance (sociologique) qui traverse tout l'ouvrage : nos choix usuels, nos réponses spontanées, nos décisions courantes, nos arbitrages au jour le jour *ne sont probablement pas les meilleurs*, faute d'un examen attentif de leurs

conséquences, des effets émergents qu'ils produiront et des biais dont ils sont entachés.

Être plus rationnel dans nos choix et procédures (en tout cas : plus efficace) ne signifie pas être infaillible. À l'impossible, nul n'est jamais tenu ! Mais être conscient de notre faillibilité, être averti de notre propension à prendre de laides vessies pour de belles lanternes, être éveillé quant à notre rage à nous tromper et à persister, diaboliquement, dans l'erreur, être attentif aux effets pervers des faux consensus, voilà qui est à notre portée.

Certes, notre culture commune n'est pas celle-ci. Elle est caractérisée, comme le souligne Christian Morel, « par la priorité donnée à l'action rapide, alors que la haute fiabilité exige davantage de réflexion⁵ ». Notre culture de la décision, écrit de son côté Avishai Margalit, est une culture de la *non-décision* (« La décision n'est pas la règle mais l'exception⁶ »). Nous copions ainsi les choix d'autrui, nous restons fidèles à nos habitudes et nous suivons les procédures ordinaires, sans « sortir du rail ». Le besoin de décider, ajoute-il, surgit quand ces procédures deviennent inefficaces ou obsolètes, que les problèmes ne peuvent plus être occultés et leur résolution différée. Et c'est là que nous vacillons, nous sentant nus et démunis, peu habitués à réfléchir à nos choix et performer nos décisions.

Quels remèdes propose Christian Morel (un sociologue qui honore cette discipline, tant elle ne mérite pas une heure de peine si elle ne doit avoir qu'un intérêt spéculatif) ? Le débat contradictoire, les retours d'expérience, la formation aux facteurs humains, les politiques de non-punition, les processus d'avocat du diable, la capacité à renoncer et l'interaction généralisée. Autrement dit : tout ce que nous ne faisons pas spontanément. Et qu'il nous faut *apprendre* à faire.

Les fictions et expériences de pensée réunies dans ce recueil⁷, à leur modeste niveau, peuvent contribuer à ce que nous devenions ainsi (un peu) plus sages devant nos choix et nos décisions quotidiennes.

5. Christian MOREL, *Les Décisions absurdes II. Comment les éviter*, Gallimard, 2012, p. 252.

6. Avishai MARGALIT, *La Société décente*, Flammarion, coll. « Champs », 2007.

7. Il a bénéficié des conseils de Christian Morel. Que je remercie avec humilité pour sa lecture attentive et ses judicieuses suggestions. Les erreurs qui subsistent, les propos abscons, les oublis manifestes, les raisonnements incomplets, les exemples mal choisis, les paragraphes inutiles, les fautes de syntaxe et les phrases alambiquées sont de ma seule responsabilité...